



TITLE:

Théâtre à l'Hermitage: petites
pièces de Catherine II de Russie (In
memoriam Jo Yoshida)

AUTHOR(S):

NAKAGAWA, Hisayasu

CITATION:

NAKAGAWA, Hisayasu. Théâtre à l'Hermitage: petites pièces de Catherine II de Russie (In
memoriam Jo Yoshida). 仏文研究 2006, S: 109-126

ISSUE DATE:

2006-06-20

URL:

<https://doi.org/10.14989/138076>

RIGHT:

Théâtre à l'Hermitage:

petites pièces de Catherine II de Russie

Hisayasu NAKAGAWA
(Professeur émérite à l'Université de Kyoto)

En 1787, de retour de Crimée, Catherine II voulut faire jouer quelques pièces de théâtre en français créées par elle et son entourage dans son palais de St Petersburg¹. Elle choisit comme lieu de représentation la salle de spectacle ajoutée en 1784 aux agréments de l'Hermitage qui consistait jusque-là en une galerie de peinture et en son cabinet. D'après Isabelle de Madariaga, c'est Giacomo Quarenghi, représentant du style néo-classique, qui construisit ce théâtre pour l'impératrice². Armand Domergue, régisseur du théâtre impérial à Moscou à cette époque, parle de ce lieu en ces termes : « disposé en un seul et vaste amphithéâtre, semi-circulaire, s'élevant en gradins depuis l'orchestre jusqu'au vestibule », cette salle réunit « tout ce que la puissance, la grandeur et le faste peuvent offrir de plus éclatant ». L'on pouvait y entendre les premiers artistes de l'époque en Europe : Aufresne, Floridor, Delpit, Bourdais. Madame Lesage, mademoiselle Huss y jouent les chefs-d'œuvre de Molière et de Regnard ; le divin Païsiello y dirigeait l'orchestre en composant pour Catherine II, la Sémiramis du Nord, quelques uns de ses meilleurs opéras : *La Serva pardona*, *Il Matrimonio inaspettato*, et *le Barbier di Siviglia*³.

Lors des représentations qui eurent lieu à la fin de 1787 et pendant l'hiver 1788, parmi les auteurs des pièces, on pouvait compter outre Catherine II elle-même, bon nombre de courtisans et de diplomates du cercle de la souveraine : le comte de Cobentzel, ambassadeur de l'empereur ; L. P. Ségur, ministre de France ; le prince de Ligne, général autrichien ; Alexandre Momonof, favori de Catherine ; le comte Strogonof, sénateur ; Iwan Schwalof, grand chambellan ; D'Estat, Français attaché au cabinet de l'impératrice et la fille du comédien Aufresne. Il faut ajouter que, selon Isabelle de Madariaga, Catherine II écrivit la plupart de ses œuvres littéraires en français. Elle ne connaissait pas l'anglais

bien qu'elle ait quelquefois suggéré qu'elle savait le lire⁴.

Le théâtre de Catherine II⁵ sur lequel je m'appuie contient en tout 19 pièces dont 6 sont de l'impératrice elle-même. Les 5 premières ne sont, comme les autres pièces du recueil écrites par sa société, que des proverbes⁶ tandis que la sixième est un petit drame historique intitulé « Imitation de Schakespear, scène historique sans observation d'aucune règle de théâtre, tiré de la vie de Rurick ». Pour dégager les caractéristiques communes des Proverbes à la française, examinons tout d'abord « Le Tracassier », puis « Le Flatteur et les Flattés ». En dernier lieu, nous nous attacherons à l' « Imitation de Schakespear ».

Le Tracassier

La scène se passe dans la maison de la marquise. Moncalme, un jeune homme, y entre pour annoncer à la marquise, qui est à la fois veuve et sa fiancée, la visite de son ami, le marquis de Souche. La marquise étant absente, il transmet un message à une suivante, Marton. Or, ce qui complique la chose est la présence de Rodencour, oncle de Moncalme, qui n'a de cesse de se mêler des affaires d'autrui et d'embrouiller toute chose à plaisir. Par exemple, quand Marton s'en va, Rodencour s'adresse à Moncalme :

La voilà qui s'enfuit... Hé bien, mon neveu, vous disiez donc à Marton ?... Que lui disiez-vous ?... Je suis discret ... On peut tout me dire ; je n'ai jamais trahi ni compromis personne ... Je suis sans conséquence, regardez-moi comme tel (t. I, p. 9).

A cette question embarrassante, Moncalme répond qu'il est venu transmettre à Marton qu'il viendrait tantôt chez la marquise en compagnie du marquis de Souche, son ami. Ecoutons un peu la suite de leur conversation :

Rodencour

Fort bien, fort bien ; voilà qui sent tout à fait le prétexte...Voilà qui confirme mon opinion : car quel besoin pouvez-vous avoir de dire cela à Marton ?

Moncalme

Je souhaitais que la Marquise le sût.

Théâtre à l'Hermitage

Rodencour

Et pourquoi ne l'en informiez-vous pas vous-même ?

Moncalme

Parce qu'elle n'est pas chez elle dans ce moment.

Rodencour

Elle n'est pas chez elle ! Et parce qu'elle n'y est pas, vous avez un tête-à-tête avec sa chambrière... Voyez un peu comme cela est bien arrangé... (t. I, p. 10).

Moncalme répond à son oncle que le marquis de Souche ne vient que pour présenter ses respects à la marquise, mais Rodencour ne se laisse pas persuader :

Je le crois bien mon neveu... je le crois bien Je n'ai jamais dit le contraire, mon neveu ; je n'ai jamais dit le contraire... Ce marquis est bel homme, il a une tournure fort agréable, il plaît aisément aux dames... Ah, morgué ! mon neveu, si j'étais comme vous à la veille de me marier, je ne présenterais point le marquis de Souche à ma future... J'y penserais plus d'une fois (t. I, p. 11).

Rodencour continue à souffler à l'oreille de Moncalme que le marquis de la Souche a des yeux, des oreilles, une bouche et que la marquise en a aussi. Il conclut : « Des yeux partent des œillades, de la bouche des propos, des sentiments qui entrent dans les oreilles » (t. I, p. 12). Très vexé, Moncalme déclare :

Mais, mon cher oncle, vous avez une façon d'envisager les choses qui vous remplit continuellement l'esprit de visions, de soupçons et de chimères ; je suis d'un caractère tout différent (ibid.).

Cependant, Rodencour est loin d'être ébranlé par les propos ironiques de son neveu. Tandis que ce dernier accueille le marquis de Souche et l'emmène hors de la scène, écoutons l'entretien de l'oncle avec la marquise.

Rodencour

J'ai trouvé Moncalme en tête-à-tête arrangé avec Marton votre chambrière.

Théâtre à l'Hermitage

La marquise

Comment Moncalme !.. Oh non, cela ne se peut pas... Mais où donc ?

Rodencour

Ici, pendant votre absence.

La marquise

Pendant mon absence ?

Rodencour

Oh ! le moment était précieux... (t. I, p. 21).

Par conséquent, au retour de Marton, la marquise ne peut garder son calme. Marton, étonnée, regarde sa maîtresse et lui parle avec franchise :

Oh, Madame, je n'ai pas tant d'esprit que vous ; mais si vous me permettez de vous dire ce que je pense, je crois qu'il y a du Rodencour en tout cela. Cet homme n'est bon qu'à semer des soupçons et du grabuge dans tous les lieux dont il approche. Si j'étais une dame comme vous, je sais bien que je lui défendrais de dépasser le seuil de ma porte (t. I, p. 24-25).

Arrive à ce moment Hautevoix, père de la marquise, accompagné du comte d'A. qu'il destine à sa fille. Il confie à celle-ci qu'il apprécierait ce mariage, mais qu'il ne le forcera nullement et que sa fille est libre de son choix. Il l'informe d'ailleurs qu'il connaît déjà par Rodencour son inclination pour Moncalme et ses bonnes dispositions envers le marquis de Souche. Il ajoute encore quelques noms de partis avantageux pour elle, toujours avancés par Rodencour. En écoutant cette conversation, Moncalme ne peut s'empêcher de s'écrier : « Je crois que vous êtes fou, mon oncle » (t. I, p. 27). Et ce dernier, imperturbable, de prendre la parole à son tour pour continuer sa liste de prétendants pour la marquise : Clitandre en France, Dorimont qui réside en Italie, Ménandre en Amérique et Beauclair en Suède. Cette fois fâché, Moncalme répond à Rodencour :

Et mais, mon oncle, madame ne saurait épouser la ville et les faubourgs, et encore moins les absents (t. I, p. 28).

Pour toute réponse, la marquise n'hésite pas un instant pour donner sa

préférence à Moncalme. Elle exige cependant une condition :

Je vous donne ma main, mais à condition que le cher oncle ne se mêlera plus de nos affaires (t. I, p. 29).

C'est à Marton qu'il revient de conclure la comédie avec un proverbe :

Ma maîtresse, ma chère maîtresse, vous avez le cœur de Moncalme ; vous avez assez de bien sans celui d'autrui. Votre choix est tel qu'il vous le fallait : *Un tiens vaut toujours mieux que deux tu l'auras*⁷ (t. I, p. 30).

La plupart des petites pièces de l'impératrice sont de cette qualité, bien faites et amusantes. Cette pièce en elle-même est assez bien construite. Il reste cependant que le choix du proverbe final laisse un peu à désirer, et que cela est fort regrettable. Il est en effet très éloigné de ce qui constituait justement le sel de la pièce, à savoir l'élément comique tenu par le personnage principal, Rodencour, le tracassier. Le décalage entre le proverbe final et le contenu de la pièce est indéniable et véritablement troublant. Le spectateur ne peut que ressentir de la déception devant le glissement de sens qui vient de s'opérer. On peut imaginer que l'écrivain, ayant choisi son proverbe au départ, aura petit à petit été entraîné par le personnage de Rodencour et ses virtualités comiques, au point de négliger quelque peu la chute, ou moralité de son œuvre. C'est, en un sens, tout à l'honneur de Catherine II car il est bien connu qu'un écrivain ne sait pas toujours où les créatures nées de son imagination vont le mener. Une œuvre plus remarquable se détache pourtant du lot, et je vais l'aborder sans plus tarder.

Le Flatteur et les Flattés

Ce proverbe est inspiré, comme l'indique la page de titre, de la fable de La Fontaine : « Catherine avait parié de faire un Proverbe du Corbeau et du Renard. "Le Flatteur et les Flattés"⁸ ». Toute la scène de cette petite pièce se déroule dans un bois. M. de Corbec se présente « en habit noir » tandis que M. Renard « en habit jaunâtre fort usé », sa misérable mine contrastant ainsi avec la bonne figure du premier. Après les salutations réciproques, M. Renard se met aussitôt à

flatter M. de Corbec. « Jamais je ne vous vis si joli, si beau, si ragoûtant qu'avec cet habit noir » (t. I, p. 2). Très fat, l'autre approuve d'un ton pompeux cette adulation : « Je le crois bien, monsieur Renard, je le crois bien » (*ibid.*). L'interlocuteur n'a de cesse de le séduire jusqu'au bout.

La mort de M. votre oncle vous donne un air. Là, un air... un air dégagé... intéressant... Celui d'un riche héritier... Oh, cet air-là... ne laisse pas que d'être un air... qui attire communément... quelquefois de dix lieues et plus à la ronde... (t. I, p. 228).

M. Renard ose dire effrontément : « tout le monde sait que ce n'est pas chez vous, monsieur de Corbec, qu'on peut réussir en vous flattant » (t. I., p. 229). La raison en est qu'il est « beaucoup trop aimable pour avoir le vilain défaut d'aimer les adulateurs » (*ibid.*). Si bien que, insiste M. Renard :

Si vous me permettez de vous dire la vérité, je vous trouve... Mais je vous trouve... en tous points ... *le phénix des hôtes de ce bois*⁹ (t. I., p. 229 ; c'est moi qui souligne)

Très content de cette louange, M. Renard énumère et fait énumérer à M. de Corbec ses « belles et bonnes qualités » : sa santé, son appétit, son bon sommeil, son habileté jusqu'à la « perfection » y compris celle de cracher dans un puits pour faire des ronds « infiniment plus parfaits que ceux des autres » (t. I, p. 231), sa « démarche », son « ton », son « regard », ses « gestes », son « maintien », jusqu'à sa manière parfaite de faire venir son domestique Jeannot. M. Renard, après avoir émis le souhait de saluer Mme de Corbec, va faire de celle-ci le sujet principal de la conversation. Profitant de cette occasion, M. de Corbec ne manque pas de se vanter de son épouse :

[...] et puisqu'elle est ma femme, la conséquence de tout cela est que ma femme est une femme de mérite, mais d'un très-grand et gros mérite ; eût-elle même tous les défauts possibles, je n'en démordrai pas, et je dirai toujours que ma femme a mille et dix mille vertus (t. I, pp. 234-235).

Apparaît alors sur la scène Mme de Corbec en personne qui se plaint des

domestiques, « les plus maladroits du monde, les plus impolis, les plus malotrus qui existent... » (*ibid.*) car quand elle veut sortir, elle est obligée de porter sa queue elle-même « comme une bourgeoise ». Et de conclure à son mari : « Si je ne vous avais pas épousé, il ne me serait pas arrivé d'être aussi mal servie par vos domestiques, qui sont tous des lourdaux » (t. I, p. 238). Il s'ensuit devant M. Renard une scène de ménage, commencée avec les plaintes de la dame : Si le mari a fait sortir sa femme de la pauvreté, ne lui a-t-elle pas donné en récompense sa « belle mine », un « esprit des plus spirituels », « toutes ses connaissances, etc... ». A la fin de la scène, Mme. de Corbec gémit et en appelle à M. de Renard, vers lequel se tourne à mi-voix M. de Corbec, excédé par son épouse : « Apaise-la. Apaise-la ; entends-tu, l'ami Renard ? Je reviendrai quand l'orage sera apaisé » (t. I, p. 241).

Mme de Corbec s'écrie en pleurant que son mari l'abandonne dans la douleur où elle se trouve. C'est le moment que choisit M. de Renard pour enjôler adroitement la dame en l'assurant de l'amour et de l'estime de son époux et en lui affirmant qu'il ne parle que d'elle quand elle est absente. Et de poursuivre en ces termes :

Que vous aviez mille belles qualités, que vous étiez sa femme... entre autres... Chérie...(t. I, p. 242).

M. Renard n'a donc cessé d'applaudir à la beauté de la dame jointe à son esprit et à sa vertu, à son ascendance sur son époux. Heureuse, celle-ci reconnaît qu'ils s'aiment beaucoup, tout en se flattant d'avoir une meilleure éducation que son mari. M. de Renard l'approuve sans réserve puisque les parents de Mme de Corbec ont toujours affirmé avoir bien élevé leur fille. Exaltée au plus haut point, la dame ne se rend même pas compte que M. de Renard se moque d'elle quand il évoque justement ses parents :

Oh, infiniment, madame ! Ils le seraient bien plus encore, si madame votre mère n'avait pas cette surdité dont elle est continuellement tourmentée, et monsieur votre père serait singulièrement éloquent s'il n'était pas bègue (t. I, p. 245).

Il se venge ainsi de toutes les flatteries qu'il a dites comme malgré lui. Pourtant,

quand elle parle des « défauts » de son mari, M. de Renard ajoute sans y songer et assez indiscretement : « Des défauts, Madame ! Et qui n'en a pas ? » (t. I, p. 245). Mme de Corbec, alertée, rétorque tout de suite : « Qu'entendez-vous par là ? » (*ibid.*). M. Renard se reprend : « Cela s'entend, madame ; réellement tout le reste du monde en a, excepté vous » (*ibid.*). Trop satisfaite, la dame fait mine de le soupçonner de la flatter. « Point du tout, madame, je dis ce que je pense » (*ibid.*), lui assure M. Renard.

A la suite de cette flagornerie assez bien tournée, Mme de Corbec réfléchit sur les moyens de récompenser M. Renard pour ses bonnes paroles : l'inviter dans leur demeure ou lui offrir de beaux vêtements pour remplacer les siens qui semblent usés. Quand son mari revient, elle s'arrange pour avoir une discussion privée avec lui : « Il faut que vous fassiez quelque chose pour M. Renard ; il dit mille biens de nous ; un homme comme celui-là mérite récompense » (t. I, p. 247). Il sera à la fin décidé que M. Renard recevra Un « habit bleu », une « veste verte », « le reste d'habillement de peau d'élan » et une « perruque » (t. I, p. 248). Cependant, Mme de Corbec n'est pas entièrement satisfaite et insiste pour donner plus à M. Renard : « Il faudrait le retirer chez nous, où il serait logé, nourri, chauffé, éclairé, voituré à nos dépens ». Aux yeux de son mari, « c'est un peu fort que cela » (t. I, p. 249). Mais finalement, ils se décident pour « ving-cinq écus » mis « dans la bourse de la perruque » (t. I, p. 250).

Ayant reçu tous ces cadeaux de la main du domestique Jeannot, M. de Renard apparaît à la scène pour leur déclarer : « Je viens pour vous remercier, Madame et Monsieur, et pour prendre congé de vous » (t. I, p. 252) parce que, continue M. Renard, « Je suis engagé à représenter en action la fable du Corbeau et du Renard ». A Madame de Corbec qui s'interroge à ce sujet, M. Renard répond : « Assurément, c'est peu de chose ; mais le but en est moral » (t. I, p. 252). Il ajoute encore : « Le tout dépend de la façon dont elle est dite. Par exemple, si je vous disais : [...]

*Mon bon monsieur, apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute ; cette leçon vaut bien un fromage, sans doute*¹⁰ (t. I, p. 253).

Et M. de Corbec de répondre :

Oui, oui, je me souviens du reste... N'est-ce pas : le *Corbeau honteux et confus jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus*¹¹ ? (*ibid.*)

M. Renard sort de la scène après avoir déclaré non sans arrogance que c'était « un petit badinage de société ». Mme de Corbec, nourrissant quelques soupçons, à juste titre, envers M. Renard, s'interroge : « Se moquerait-il de nous, mon cœur ? » (*ibid.*). Toute la scène s'achève avec M. de Corbec qui conclut avec un sourire résigné :

Cela se pourrait bien ! cela se pourrait bien... Mais allons souper, ma femme, sans lui, pour l'en punir, et surtout n'y pensons plus (t. I, p. 254).

A propos de ses pièces de théâtre, Catherine écrit à Melchior Grimm, son correspondant fidèle, comme suit :

Eh bien, ces œuvres dramatiques, les voilà pulvérisées n'est-ce pas ? Point du tout. Je soutiens que cela est toujours bon là où il n'y en a pas de meilleures et, puisqu'on y a couru, qu'on y a ri et qu'elles ont fait l'effet d'arrêter l'effervescence sectaire, ce sont des pièces, qui, malgré leurs défauts, ont eu le succès à elles désirable. En fera de meilleures qui pourra, et, quand celui-ci sera trouvé, nous n'en ferons plus, mais nous nous amuserons des siennes¹².

Le ton de la lettre à son ami écrivain montre assez combien l'impératrice ne se leurre pas sur un éventuel génie d'écriture qui serait le sien. Sans prétendre le moins du monde à l'originalité, elle avoue au contraire en toute modestie s'être amusée à broder sur un thème connu, en espérant être parvenue à distraire son public. En quoi nous pouvons estimer qu'elle a pleinement réussi.

Imitation de Shakespear

Je vais maintenant quitter les petites pièces pour examiner un ouvrage dramatique plus long et plus dense. Il s'agit de l'« *Imitation de Shakespear, scène historique, sans observation d'aucune règle du théâtre, tirée de la vie de Rurick* » (t. II, p. 369). L'édition du *Théâtre de l'Hermitage de Catherine II*

sur laquelle je m'appuie donne au-dessous du titre « *Imitation de Schakespear* » la note suivante : « Cette pièce a été composée en russe et jouée dans cette langue par des acteurs russes, sur le théâtre particulier de Catherine, appelé l'Hermitage. Après cela, elle fut traduite en français sous les yeux de Catherine, qui en corrigea la traduction ».

Rurick était le chef des Varègues qui, sous le nom de Normands, signifie *Hommes du Nord*. Il fonda au IX^e siècle la principauté de Novogorod, embryon de la Russie, et envahit avec ses hommes la France et l'Angleterre. Ajoutons encore que les Varègues (« marchands ») ou Vikings (« Normands ») pénétrèrent en Russie le long des grands fleuves et que Rurick (ou Riouruk), prince varègue (- 879) fonda vers 860 la principauté de Novogorod, embryon de l'Etat de Russie. Ce drame historique montre les événements importants qui se produisirent entre l'approche de la mort de Gostomouisl, grand-duc de Novogorod et dernier descendant de la race des princes slaves, et le moment où Rurick, prince varégo-russe, fils aîné de Lioubrat, roi de Finlande, et de son épouse Oumila, est appelé au trône de son grand-père Gostomouisl et va quitter la forteresse de Radoga pour se rendre à Novogorod.

Examinons maintenant un peu plus en détails les cinq actes de cette pièce historique. Dans le premier acte, l'auteur, Catherine II, met au jour d'éventuels troubles contenus en germe en la présence du jeune prince Vadim, prince des Slavons et fils de la fille cadette de Gostomouisl, et de son cousin Rurick, prince des Varégo-Russes, fils de la fille aînée du grand-duc. En effet, Gostomouisl mourant se soucie des divisions entre les tribus, susceptibles d'occasionner la ruine de Novogorod-la-Grande. Il s'adresse donc aux anciens Slavons ainsi qu'à son petit-fils Vadim, aux citoyens et aux Voïvodes de Novogorod en ces termes :

Il vous faut, après ma mort, un prince qui vous gouverne : il se trouve chez les Varègues trois princes, d'une illustre famille, distingués par leur esprit et leur valeur ; ils sont mes petits-fils, enfants de ma seconde fille Oumila, femme du roi de Finlande, de la race d'Odin, révévés dans le Nord, et de son fils Ingvar (t. II, p. 372).

Certes, le grand duc n'oublie pas de léguer un territoire à son petit-fils Vadim qu'il affectionne et qui d'après lui, est le portrait de sa mère : « Tu auras en partage mes seigneuries slavonnes, et tu sera le quinzième prince de notre race

dans ces contrées » (t. II, p. 372). Pourtant, le petit prince se trouve fort mécontent de la dernière volonté de son grand-père. Ayant toujours vécu avec le grand-duc, il se considérait en effet comme son favori et son seul héritier. Il s'adresse donc aux anciens Slavons :

[...] mais vous êtes réduits maintenant à être sous le joug des princes varègues, suivant les dispositions que mon grand-père a faites dans l'affaiblissement de ses forces corporelles (t. II, p. 379).

Pourtant, le premier ancien insiste en faveur de la décision de Gostomouïl : « Tu es notre prince, mais tu dépends du grand-duc » (t. II, p. 381).

Dans l'acte second, « le théâtre représente le camp des Varégo-russes, sur le bord de la mer : on voit des vaisseaux dans le lointain » (t. II, p. 383). Lioubrat, roi de Finlande, Oumila son épouse et Edvinda, princesse de Roumanie et femme de Rurick, contemplent devant eux plusieurs bâtiments à voiles. Tous trois se réjouissent du retour glorieux des trois fils de Lioubrat et d'Oleg, frère d'Edvinda, qui reviennent de leurs campagnes dans les contrées méridionales d'Europe.

La joie d'Oumila est cependant affectée par un songe qu'elle vient d'avoir : « Il m'a paru cette nuit, raconte-t-elle, que de grands palais s'abîmaient devant moi avec fracas, les débris et la poussière ont volé de toutes parts et ont même couvert mes vêtements royaux » (t. II, p. 385). Ce rêve était le présage de la mort de son père, le grand-duc de Novogorod-la-Grande. Il arrive ainsi presque en même temps deux événements contrastés : le retour des fils de Lioubrat et le trépas de Gostomouïl.

Edvinda, princesse de Roumanie et femme de Rurick, exprime ces deux sentiments contradictoires :

Les devoirs du sang me font participer à l'affliction de ma mère, mais la joie de revoir et d'aller à la rencontre de mon époux exalte mon âme, au point de me rendre tout autre sentiment étranger (t. II, p. 386).

Débarquant à terre, Rurick fait part à son père Lioubrat de ses glorieuses

conquêtes en France : Nantes, Bordeaux, Paris, Limousin, Tours et Orléans. D'autre part, Lioubrat apprend à ses fils le décès de leur grand-père, grand-duc de Novogorod-la-Grande. Il leur fait ensuite part du désir de ce dernier de voir sur le trône indifféremment l'un ou l'autre de ses petits-fils, chacun lui semblant digne d'assurer sa succession.

En effet, Trian, l'un des ambassadeurs de Novogorod, s'adresse directement à Rurick, l'aîné des trois frères, au nom « des Slaves, des Russes, des Tschudes, des Vèzes, des Mériens, des Krivitschiens et des Dragovitsch » (t. II, p. 394-395) :

Venez, gouvernez-nous ; établissez parmi nous la concorde, la justice ; prévenez la ruine de Novogorod-la-Grande : vous êtes célèbres par votre esprit et votre courage (t. II, p. 395).

Devant les supplications des ambassadeurs de Novogorod-la-Grande, Lioubrat leur demande quelque temps de réflexion avant de prendre une telle décision, car « des affaires de cette importance exigent un mûr examen » (t. II, p. 396).

L'acte troisième se développe dans le palais du roi Lioubrat. Ce dernier fait remarquer combien Gostomouisl était « un homme brave, sage, respecté de ses voisins et aimé du peuple à cause de sa justice » (t. II, p. 401). C'est pour cela que plusieurs princes venaient des contrées éloignées par mer et par terre pour lui demander conseil, et c'est aussi pour cela qu'il s'était rendu illustre dans tout l'univers. Cependant, aux dires de Rokvold, ministre de Rurick, le grand-duc avait dû essuyer beaucoup d'ennuis de la part de ses sujets, « peuples différents par leur origine, par leurs mœurs, leurs coutumes, par leur langue et leurs lois, et qui ne s'accordent point ensemble » (*ibid.*). Une discussion s'ensuit, au bout de laquelle Lioubrat choisit finalement Rurick pour la succession et déclare devant tout le monde :

C'est toi, mon cher Rurick, qui est appelé à cet honneur, avec tes frères ; cela doit t'intéresser plus que personne » (*ibid.*).

Rokvold ainsi que les deux frères de Rurick, Sineus et Trouvor, décident d'analyser avant le départ les circonstances politiques du moment. La Suède est

divisée en plusieurs principautés qui se font la guerre ; rien n'est à craindre du côté de la Norvège et du Danemark ; les peuples qui habitent les rives de la mer des Varègues sont impuissants.

A Oleg qui demande ce qu'il en est de la situation des Polands et des Goriens, Slaves occupant les rives du Dniepr, Roulaw, l'un des ambassadeurs de Novogorod, répond que ces derniers ont été inquiétés par les Kosars, exigeant pour les laisser en paix des sommes disproportionnées et qu'ils souhaiteraient désormais qu'on leur envoie « un parent du prince régnant pour les gouverner » (t. II, p. 406). On conclut en conséquence qu'il ne faut point se rendre dans ces pays sans emmener un certain nombre de Varègo-Russes.

Après avoir fait des sacrifices aux dieux sur la colline sacrée, Rurick, rassemblant tous ses frères et accompagné de son beau-frère Oleg, de son beau-fils Oskold et de Rokvold, lève les voiles vers les rivages russes.

Dans l'acte quatrième, les spectateurs ont sous les yeux « les rivages du Volkow près du vieux Lagoda, et le château nommé palais de Rurick » (t. I, p. 409) où des chênes forment des bocages.

Favorisés par les vents dans leur traversée sur la mer des Varègues et sur la mer Russe, les troupes de Rurick, désormais grand-prince en titre, parviennent au château. Là, Dobrinin, citoyen de Novogorod, fidèlement attaché au grand-prince, demande à ce dernier d'envoyer ses frères Sineus et Trouvor respectivement à Belozero et à Izbork, deux frontières « d'une grande importance pour faire le commerce avec le Couchant et le Midi » (t. I, p. 411). Rurick donnera la ville d'Ijora en apanage à sa femme Edvinda. Toujours selon Dobrinin, les autres villes principales sont à l'ouest, Polotzk, au midi, Smolensko et à l'est Mourom et Rostow. Suivant les conseils bien fondés du Novogorodien, le grand-prince Rurick va donc établir sa nouvelle autorité en nommant des chefs pour chacun de ces points stratégiques. Il demande également à Oleg, son beau-frère, d'être gouverneur de la ville d'Ijora et de toute l'Ingrie.

Quant à Oskold, le beau-fils de Rurick, il sera envoyé à Kiev avec une armée afin de délivrer cette ville du joug des Kosars. Si cette expédition est un succès, il pourra continuer de marcher jusqu'à Constantinople contre les Grecs, envahisseurs des frontières de Kiev. Rurick confie enfin à son ministre Rokvold la direction de Polotok.

Surgit alors un messenger envoyé par Ragouil, un voivode de Novogorod. On

annonce que Vadim aurait provoqué des séditions parmi le peuple. Le jeune prince des Slavons prétend en effet qu'à l'origine, les anciens ne prenaient pas autant en considération le droit d'aînesse dans les questions de succession. De fait, il vient de se proclamer grand-duc. Sur ses encouragements, le nombre des troupes slavonnes va augmentant dans les cinq quartiers de la ville et par les rues et menace les habitants qui hésiteraient à les rejoindre. Devant cette situation, Trian s'offre à Rurick en otage, et propose dans un même élan que tous les ambassadeurs fassent de même, en attendant que la paix revienne. Rurick accepte, à l'exception de Dobrinin qu'il envoie en ville pour obtenir plus de détails concrets sur ce qui se passe. Puis il déclare qu'il va sans différer prendre les devants, qu'il est prêt à passer à l'action et que le messager peut en prendre bonne note et aller en rendre compte à Ragouil.

C'est donc le grand-duc qui achève ce quatrième acte par ces paroles : « Allons nous préparer pour nous mettre en marche » (t. II, p. 420).

Juste avant le dernier acte, les troubles dus aux Slavons ont été étouffés. L'action commence cette fois dans le château de la forteresse de Ladoga, où Oleg raconte à sa sœur Edvinda tous les détails de la sédition avortée.

[...] on a répandu la nouvelle que le grand-duc marchait vers la ville avec un grand nombre de troupes ; ce qui a commencé à ébranler les Slavons. Ragouil l'ayant remarqué, envoya vers eux [ses gens] pour les apaiser, leur faisant tantôt des menaces, tantôt des caresses (t. II, pp. 421-422).

Le plus grand nombre d'habitants quitta ainsi la ville. Quant au reste, il fut fait prisonnier, dont Vadim en personne. Par conséquent, « il est envoyé vers ton époux, ma sœur ; je crois qu'il arrivera bientôt » (t. II, p. 422). Alarmée, Edvinda au cœur tendre s'inquiète du sort du jeune prince Vadim.

D'autre part, Dobrinin conseille à Rurick de confier le jugement de Vadim aux princes apanagés. Si ce moyen ne convient pas au grand-duc, continue-t-il, il faut le faire juger suivant la loi de l'ancêtre de Rurick, Odin :

[...] cette loi est la loi des Slavons, elle porte : Que celui qui portera atteinte aux droits de son prochain sera jugé par douze hommes ; ainsi nomme douze personnes du même rang que Vadim, qui seront chargées de porter son jugement (t. II, p.423).

Oleg pense qu'il faut commencer son procès sans différer et sans considération particulière pour son rang. Mais Edvinda prend sa défense, alléguant qu'il est déjà assez puni par sa tentative infructueuse ainsi que par le blâme général qu'il a encouru. Rurick, devant les supplications de sa belle-fille, ne peut contenir son émotion :

Oh ! combien il m'est doux, Edvinda, de voir dans ton âme, dans toutes les occasions, tes sentiments de clémence et d'humanité (t. II, p. 424).

Et Edvinda de continuer :

[...] On pêche par légèreté. Vadim est jeune ; il fut élevé chez son grand-père et entouré dès sa jeunesse par des flatteurs qui excitaient la fierté de son âme aux entreprises éclatantes. La race des princes Slavons est courageuse... leur sang coule dans vos veines, seigneur... Vadim est votre cousin... Les peuples adorent la clémence...(*ibid.*) .

A ce moment-là arrive un second messenger qui apporte la nouvelle qu'un grand nombre de Slavons se retirent à Kiew. Ces derniers, d'après le messenger, disent qu'ils ne veulent point être esclaves des Varègues.

Rurick, gardant son sang-froid dit qu'ils reviendront « lorsqu'ils auront vu qu'on peut être plus mal ailleurs qu'avec les Varègues » (t. II., p. 425) .

Dann, chef des armées Varégo-Russes, fait chercher Vadim, accompagné du voïvode Ragouil. Rurick s'adresse au jeune prince qu'il aurait désiré connaître « sous un autre point de vue » que celui sous lequel il s'offre au grand-duc à ce moment là. Le jeune prince répond à ce dernier : « N'attends de moi aucune justification ni aucune excuse » (t. II, p. 426).

A Trouvor, qui demande à Vadim quelles avaient été ses vues, celui-ci rétorque : « celle que j'ai eues dès mon enfance et dans lesquelles j'ai été élevé (t. II, p. 427). Même si Gostomouisl en avait disposé autrement, « c'était, continue Vadim, dans l'affaiblissement de ses forces à la fin de sa vie » (*ibid.*). Il faudrait ajouter ici que telle était son intime conviction, conviction qu'il avait déjà énoncée devant les anciens Slavons dans l'acte premier (scène 5)¹³.

Impatienté, Oskold s'écrie : « Pourquoi délibérer, lorsque l'affaire est claire par elle-même ? » (t. II, p. 427).

Vadim réplique tout de suite : « Elle l'est par ses suites et non dans son principe » (t. II, p. 428). Tout en admirant la fierté de son âme, Rurick affirme : « Du moins, on ne peut contester la vérité actuelle que : Tu es en ma puissance, que je puis te juger comme prince subordonné et comme sujet. » (*ibid*).

Le grand duc Rurick poursuit pour toute l'assemblée :

Mais que Rurick se montre aujourd'hui tel qu'il est, lorsqu'il voit des coupables devant lui : Il poursuivra avec chaleur les atteintes portées au bien général, mais dès qu'il voit le crime avéré, le coupable convaincu, et qu'il faut tirer le glaive pour le punir,
Il tire son épée,
ce glaive qui, grâce aux Dieux, n'est jamais tombé de mes mains, lorsque j'ai combattu contre les ennemis de la patrie,
Il laisse tomber son épée.
échappe à mes mains tremblantes, et je ne vois plus qu'un homme dans le coupable ;
jugez vous-mêmes actuellement. Porterai-je une condamnation contre le prince Vadim, mon cousin ? La fierté de son âme, sa hardiesse, son intrépidité et tant d'autres qualités qui en dérivent, peuvent, par la suite, être utiles à l'Etat (t. II, pp. 428-429).

Rurick conclut enfin : « Rendez-lui la liberté, et envoyez à Novogorod faire savoir la fin de cette affaire ; je vais moi-même partir tout à l'heure pour m'y rendre » (t. II, p. 429).

Alors, Vadim, à genoux, de s'écrier :

Ô Seigneur ! Tu es né pour être victorieux ; tu subjugueras tes ennemis par ta clémence, et par là même tu mets un frein à l'audace ... Je suis pour la vie ton fidèle sujet (*ibid.*).

Le dernier acte se termine avec les derniers mots du grand-duc qui se rendra immédiatement à Novogorod afin de surveiller ses frontières occidentales.

Cette pièce historique qui emprunte des éléments à l'œuvre générale de

Shakespeare ne s'inspire d'aucune pièce particulière du dramaturge anglais¹⁴. L'action, les mouvements des personnages et les changements de tableaux évoquent en effet l'atmosphère épique qui règne sur les drames shakespeariens. Bien que de naissance allemande, Catherine II, en écrivant cette pièce, cherche sans doute à retrouver les origines glorieuses de la Russie, devenue sa vraie patrie. Il s'agit d'un hommage.

Une fois encore, Catherine ne vise pas à l'originalité. Le personnage du prince, s'il est moins tourmenté qu'un Hamlet, est doté à la fois de bravoure et de clémence. La scène finale, certainement, aurait dû impressionner fortement le spectateur si elle avait été jouée. En tout cas, elle ne laisse pas d'émouvoir la sensibilité du lecteur.

Comme nous l'avons déjà évoqué, l'impératrice ne s'est pas contentée d'exercer sa plume dans le théâtre mais a exploré divers domaines littéraires. On peut dire qu'elle fut non seulement une princesse capable de dominer le grand empire de Russie mais aussi une femme de lettres accomplie. Ce qui est admirable chez la tsarine est, associé à ses fonctions politiques, un talent indéniable en littérature. Il serait temps, sans doute, de le redécouvrir.

Notes

1. En ce qui concerne les activités littéraires de Catherine II dans leur ensemble, Hélène Carrère d'Encausse écrit comme suit : « L'œuvre de l'impératrice de Russie se caractérise par une étonnante diversité des genres adoptés. Sujets politiques, pédagogie, théâtre, journalisme, traductions : le champ de son activité littéraire est on ne peut plus étendu ». *Catherine II*, Paris, Fayard, 2002, p. 273.
2. Isabelle de Madariaga, *Catherine the Great : short History*, New Heaven and London, Yale University Press, 1990, p. 101. Elle précise aussi « eventually she built her private theater, in the Hermitage Palace, next to the Winter Palace in St Petersburg, to which admission was free to courtiers and officers and his ladies, and even to servants as long as they were not in livery » (*ibid.*, p. 92).
3. Nous tenons tous ces détails de K. Waliszewski dans son *Autour d'un trône, Catherine II de Russie*, Paris, Plon, 1894, p. 413.
4. *Op. cit.*, p. 96.
5. *Le théâtre de Catherine II*, Paris, Gide, an 7 de la République (1799), t. I, pp. (2)-(3). Ce livre est une édition identique à celle établie par Jean-Henri Castéra publiée la même année avec une adresse différente. Selon Barbier, l'édition originale parut à St Petersburg, 1788-1789.
6. Le *Dictionnaire de l'Académie française* (Ed. de 1778) en donne trois définitions : 1° « Espèce de sentences, de maximes [...] » ; 2° « Proverbe de Salomon » ; 3° « Et on appelle Jouer aux proverbes, jouer des proverbes, faire une espèce de comédie en

conte impromptu, qui renferme le sens d'un proverbe qu'on donne à deviner. Ils ont joué des proverbes ». Ce dont il s'agit ici appartient au troisième sens. Par ailleurs, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert n'en donne que deux définitions : « Proverbes (Théol.) » et « Proverbe (Critiq. Sacrée) ».

7. Ce qu'il faut comprendre par : Ce qui t'est acquis doit te suffire. Il est inutile de rechercher un bien supplémentaire et hasardeux.
8. La leçon que l'auteur y donne, selon Radouart, est la suivante : « Ceux qui se plaisent aux éloges trompeurs en sont punis honteusement par un repentir tardif ». La Fontaine, *Fables*, nouvelle éd. par René Radouart, Paris, Hachette, 1929, p. 16.
9. Citation de La Fontaine.
10. Citation de La Fontaine (c'est moi qui souligne).
11. Citation de La Fontaine (c'est moi qui souligne).
12. *Ibid.*, p. 347.
13. "Vous êtes réduits maintenant à être sous le joug des princes Varègues, suivant la disposition que mon grand-père a faite *dans l'affaiblissement de ses forces corporelles* » (t. II, p.379 ; c'est moi qui souligne).
14. Quant à l'influence de Shakespeare sur la tsarine, Hélène Carrère d'Encausse écrit comme suit : « Catherine a écrit une adaptation des *Joyeuses Commères de Windsor*, mais elle a surtout rédigé, à partir du modèle shakespearien, des drames aux sujets empruntés à l'histoire russe : *Riourik*, qui ne sera jamais joué, et *Oleg à la manière de Shakespeare*, qui fut souvent représenté et rencontra un immense succès », *op. cit.*, pp. 280-281.